Olivia Grandville sans confusion sur l'unisson.

Nous avons rencontré Olivia Grandville après la création mondiale de *En même temps* au festival de Marseille. Une pièce très réussie qui s'oppose au mainstream chorégraphique du moment [lire notre critique].

DCH : Votre pièce *En même temps* porte un titre qui, évidemment, résonne immédiatement avec le slogan politique d'Emmanuel Macron. Je suppose que ce n'est pas un hasard ?
Olivia Grandville : Je ne peux m'empêcher de faire des plaisanteries chaque fois que je choisis un titre… Oui, l'allusion existe. Elle pointe surtout une contradiction : on ne peut pas être «en même temps» ceci et cela, pas réellement. Ce titre renvoie à une forme qui, aujourd'hui, s'infiltre partout mais reste paradoxale. En effet, on ne peut se réclamer « en même temps » d'une forme héritée de modèles académiques ou militaires, et prétendre « en même temps » incarner le collectif. C'est précisément ce point qui m'intéresse : la confusion entre unisson et collectif. Pour moi, l'unisson est presque l'antithèse du collectif. Faire les choses ensemble ne signifie pas, en soi, produire du commun.


Olivia Grandville © D.R

DCH : Il faut bien constater que c'est la forme « à la mode » : un seul geste, frontal, répété à l'infini…
Olivia Grandville : Cette tendance s'est imposée partout, et elle contredit les valeurs que la danse contemporaine défend depuis des décennies : l'indépendance vis-à-vis de la musique, la non-frontalité, la non-démonstration, et surtout une écriture chorégraphique qui ne se réduit pas à une émission de gestes. L'unisson est une facilité : efficace, spectaculaire, et qui demande peu de travail d'écriture. Ce n'est pas un hasard si elle prolifère. Et cela révèle quelque chose de notre société : une forme de pensée politique qui se dit nuancée, mais qui s'appuie sur des formes profondément autoritaires.

DCH : Votre pièce comporte de nombreuses citations chorégraphiques. Comment les avez-vous choisies ?
Olivia Grandville : Avec César Vayssié, nous avons entrepris une vaste collecte sur Internet : réseaux sociaux, danses TikTok, danses en «spirales», archives diverses. En tapant un mot, une entrée, nous récoltions des images, des gestes, des motifs. Nous en avons tiré une sorte de partition visuelle. Ensuite, l'écriture a transformé ces matériaux : ce sont des citations modifiées, réagencées. Je voulais convoquer le classique, le néoclassique, et toute cette danse que j'appelle parfois «*papier peint chorégraphique*». C'est très beau, surtout avec cinquante danseurs sur scène, mais cela favorise une puissance de frappe qui écrase tout. Avec deux, trois, cinq interprètes, on ne joue pas dans la même catégorie.



"En même temps" de Olivia Grandville © Pierre Gondart

DCH : En quoi est-ce un problème ?
Olivia Grandville : Aujourd'hui, il reste d'un côté les ballets — classiques ou hip-hop — et de l'autre des formes très petites, dans des lieux d'art contemporain, des théâtres modestes, ou en extérieur. Entre les deux, presque plus rien. En tant que directrice de CCN, travailler avec neuf danseurs, parfois dix, c'est un maximum et ça reste difficile. Pourtant, il me semble important de créer des pièces qui occupent les grands plateaux, qui donnent du travail aux danseurs, qui ne se contentent pas de l'économie du «petit».

DCH : Vous parlez aussi de l'influence des flash mobs et de la pratique amateur, pourquoi ?
Olivia Grandville : L'idée de faire danser tout le monde est belle, mais elle ne doit pas faire oublier la vie des danseurs professionnels. L'enfer est pavé de bonnes intentions. Et cette massification du geste, cette fascination pour le groupe, a des conséquences sur la manière dont le public perçoit la danse.

DCH : Votre pièce joue sur une saturation, puis sur une forme de libération…
Olivia Grandville : Oui. Je voulais que l'unisson devienne presque insupportable, que le public soit gavé de gestes identiques. Mais ce n'est pas si simple : les spectateurs adorent ça. J'ai donc cherché à fissurer la forme autrement, par le sourire, par le décalage, sans tomber dans l'aigreur ni dans la critique généralisée. La seconde partie, portée par neuf interprètes singuliers, tente de réintroduire de l'air, de l'espace, une autre manière d'être ensemble. Nous étouffons sous le «plus» : plus de monde, plus de bruit, plus de gestes. Il fallait retrouver un espace où le lien ne soit pas fondé sur la duplication.

DCH : Le film de César Vayssié joue un rôle essentiel dans cette bascule.
Olivia Grandville : Je n'aime généralement pas mettre de l'image au plateau, mais ici elle était nécessaire : une fenêtre ouverte sur le monde, sur l'actualité, sur les formes chorales contemporaines et leurs significations. Le film ne dialogue pas avec la danse : il crée une respiration, un contrepoint. Il renforce l'effet de masse pour mieux préparer la décroissance qui suit.

DCH : Le film convoque des images historiques très fortes : expressionnisme allemand, défilés, gymnastiques collectives, chorégraphies de propagande…
Olivia Grandville : La première scène, que nous appelons «Ascona», est née d'une réflexion sur la cérémonie des Jeux Olympiques de 1936 et sur la naissance de la modernité en danse : Laban, Wigman, Monte Verità. Une utopie qui a glissé vers une esthétique assumée de propagande nazie. Pendant longtemps, on ne voulait pas le savoir. Les travaux de Laure Guibert ont ouvert les yeux, puis d'autres recherches ont confirmé l'ampleur de cette compromission. Les formes chorales ont toujours été un moyen de rassembler, de discipliner les corps et les esprits.



"En même temps" de Olivia Grandville © Pierre Gondart

DCH : Votre pièce dit-elle quelque chose de notre époque ?
Olivia Grandville : Elle parle de la fascination pour les formes totalisantes, de la facilité du regard passif, de la manière dont le public consomme la danse. Et elle interroge aussi la contradiction de certains discours militants qui s'appuient sur des formes profondément capitalistes. On peut brandir des auteurs engagés, mais cela ne suffit pas. La forme, elle aussi, porte une pensée politique.

DCH : N'avez-vous pas peur que le public fasse un contre-sens ?
Olivia Grandville : Bien sûr que si. Dès qu'on tente un discours nuancé, le risque existe. Mais hier, une rencontre avec des élèves d'un lycée technique m'a rassurée. Certains étaient fascinés par la précision de l'unisson — ce qui est compréhensible — mais d'autres ont perçu la seconde lecture. Une jeune fille, notamment, a compris que le film déplaçait le regard : elle s'est vue dans le miroir de ces images, et cela l'a amenée à réfléchir à sa propre manière de regarder. C'est exactement ce que j'espérais.

Propos recueillis par Agnès Izrine le 28 juin au Festival de Marseille.

À voir en tournée :
Le 2 octobre : Le Miroir, Gujan-Mestras, dans le cadre du Festival Cadences d'Arcachon
Les 6 et 7 octobre au Le Lieu Unique, Scène nationale de Nantes
Les 13 au 15 octobre TNBA, Théâtre national Bordeaux Aquitaine
Le 6 novembre Scène nationale du Sud-Aquitain, Bayonne
Les 9 et 10 novembre Cndc, Angers
Du 18 au 20 novembre MC93 Bobigny, dans le cadre de la programmation « Plan D » du CND.
Le 24 novembre Espaces Pluriels, Pau
1er et 2 décembre La Coursive, Scène nationale de La Rochelle
Du 13 au 15 janvier 2027 Bonlieu, Scène nationale d'Annecy
Les 21 et 22 janvier Théâtre Durance, Scène nationale de Château-Arnoux-Saint-Auban
Le 29 avril Opéra de Limoges, avec la Maison des Arts et de la Danse